Lecture de : Catherine Rannoux, Les fictions du journal littéraire. Paul Léautaud, Jean Malaquais, Renaud Camus.

Geneviève Salvan

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/1724>

DOI : 10.4000/praxematique.1724

ISSN : 2111-5044

Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2005

Pagination : 206-210

ISSN : 0765-4944

Référence électronique

Geneviève Salvan, « Lecture de : Catherine Rannoux, Les fictions du journal littéraire. Paul Léautaud, Jean Malaquais, Renaud Camus. », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 44 | 2005, document 16, mis en ligne le 01 janvier 2013, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/1724> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/praxematique.1724>

Catherine RANNOUX

LES FICTIONS DU JOURNAL LITTÉRAIRE. PAUL LÉAUTAUD, JEAN MALAQUAIS, RENAUD CAMUS

Genève, Droz, 216 p., 2004.

Se fondant sur la conception bakhtinienne du dialogisme et la théorie linguistique des boucles réflexives de J. Authier-Revuz, Catherine Rannoux étudie trois journaux littéraires, trois « territoires discursifs imaginaires », dont le point commun est de tisser une fiction de soi dans la relation aux mots des autres : le *Journal littéraire* (réduit à 1939-1942) de Paul Léautaud (1872-1956), *Journal de guerre* (1939-1940) et *Journal du métèque* (1940-1942) de Jean Malaquais (1908-1998), et *Fendre l'air. Journal 1989* de Renaud Camus (1947-). Ces territoires se revendiquent implicitement comme « à soi », mais sont en réalité illusoirement « à soi », tant le discours intime des journaux littéraires est constamment traversé par le discours des autres. La posture énonciative originale et commune de ces trois journaux est paradoxale : elle oscille entre le signalement de la présence de l'autre dans son discours et le refus de voir son propre discours traversé par l'autre, c'est-à-dire le déni du dialogisme constitutif de toute parole. L'ouvrage explore ainsi la relation ambiguë qu'un discours peut entretenir avec l'ailleurs discursif : l'intégrer en le circonscrivant scrupuleusement, l'incorporer en marquant son caractère non miscible. L'attention persistante aux frontières discursives est suffisamment massive et signifiante pour que la stylisticienne interroge les strates dialogiques de tels écrits.

C.R. réserve les développements théoriques de son travail à l'introduction. Après avoir constaté le caractère hybride et polymorphe de tels écrits — au point que le seul trait générique pertinent soit celui de la notation temporelle discontinue — C.R. discute de leur caractère « littéraire ». Écrits souvent annexes dans la production d'auteurs reconnus par ailleurs, ils souffriraient d'un défaut d'élaboration et de l'absence de la mise en œuvre d'un style. Devant un tel constat, C.R. préconise un changement de point de vue : elle adopte une méthode empirique plus qu'essentialiste, et s'abstient de poser des traits définitoires extérieurs et constants. Elle propose d'étudier un fait langagier qui, analysable au niveau linguistique et dépourvu de valeur en soi, acquiert dans les trois journaux la valeur d'un fait de style : il s'agit de la modalisation autonymique interdiscursive, configuration énonciative interne commune, mais non spécifique, renvoyant au rapport qu'entretient l'énonciateur avec le monde. L'accession de la modalisation autonymique au statut de fait de style est donc un processus effectué par le texte : « Ce n'est que prise dans la dynamique d'une écriture qu'elle devient fait de style, par son appartenance à un ensemble complexe et mou-

vant, qui lui donne sens en retour et suscite son interprétation » (p. 207). Choisir d'étudier trois textes d'auteurs différents appelle un commentaire sur le sens de la démarche stylistique, plus coutumière des monographies d'auteur. C.R. affirme l'intime solidarité entre la pensée et le langage, et se donne comme horizon l'interprétation et l'évaluation de la mise en relation d'éléments constitutifs du discours. Faire du style une propriété du discours présente, selon nous, un triple avantage : celui d'en finir avec la question du style d'auteur, serpent de mer des débats stylisticiens (non qu'on ne puisse caractériser le style d'un auteur particulier, mais sur la base de récurrences et de convergences macro-discursives), celui d'éviter de penser le style comme extérieur à la langue (ce que présuppose la théorie de l'écart) et enfin celui d'exclure de la démarche stylistique la recherche vaine de l'expression d'une subjectivité psychologique. Pour C.R., c'est en termes de *continuum* que l'on passe de l'énonciation, comme appropriation de la langue par un sujet, au style, comme « combinaison d'éléments en une configuration signifiante » (p. 11), le curseur se déplaçant sur une échelle croissante de densité des faits convergents.

La dimension dialogique des journaux « ne va pas de soi », mais comme pour tout discours, peut être saisie à deux niveaux, comme l'a bien montré J. Authier-Revuz : une hétérogénéité constitutive, tout discours étant adressé, virtuellement ou non ; une hétérogénéité représentée, tout discours étant habité et traversé par les discours antérieurs. L'auteur choisit d'évaluer la présence de cet ailleurs discursif tel qu'il est délimité par le discours propre. En opérant un partage des mots, celui-ci ignore l'hétérogénéité constitutive dont sont chargés tous ses mots et oublie qu'il est le lieu d'une traversée des discours. Se construit alors la fiction d'un territoire à soi, tant le caractère surplombant de l'énonciateur sur l'ailleurs discursif est illusoire. C'est plus particulièrement la rencontre sur le fil de son propre discours entre l'énonciateur et les mots des autres qui constitue le propos de l'ouvrage : ne sont envisagées que les situations où l'énonciateur parle avec les mots des autres tout en les signalant comme n'étant pas de soi. Ces phénomènes de réflexivité ont été regroupés par J. Authier-Revuz sous le nom de « modalisation autonymique », combinaison discursive de mention et d'usage. Parmi eux, C.R. ne retient que l'étude des phénomènes de non-coïncidence interdiscursive, ou représentation du discours autre. Elle examine plusieurs paramètres en vue de caractériser les relations des journaux avec l'ailleurs discursif et étudier l'image — *la fiction* — de soi qui s'élabore : allusion ou balisage complet ; type d'émergence (mots à la place ou en plus des mots propres) ; modalité dominante (mot imposé par l'objet du discours ou mot pris sous la pression de l'interdiscours) ; mode de saisie (simple habillage du dire ou point de vue spécifique sur le référent).

L'ouvrage s'organise en trois chapitres, chacun consacré à un auteur, et s'accompagne d'une courte bibliographie et d'un index des noms et des notions exploitées dans l'étude.

La relation aux discours extérieurs dans le *Journal littéraire* de Paul Léautaud s'effectue sur un mode d'insularité énonciative : l'auteur tient à distance les mots des autres dans un souci constant de (ré)affirmation de soi. Se donne à lire une pratique du journal comme lieu d'enregistrement du monde, pratique de mémorialiste plus que d'autobiographe. Le pointage méticuleux mais vague des mots de l'autre délimite un territoire à soi qui, apparemment lucide, révèle un aveuglement idéologique. C'est donc bien une fiction de soi qu'élabore progressivement la relation aux mots des autres : fiction de maîtrise de soi, fiction de retrait et de surplomb du monde. La neutralité ou atopie énonciative à laquelle prétend aboutir cette attitude n'est en réalité qu'aveuglement : l'extériorité absolue des mots des autres et leur simple enregistrement dans son discours propre impliquent une intériorité maîtrisée de sa propre énonciation, mais aussi une position d'observateur lucide, toutes deux aussi illusoire qu'impossibles. L'atopie énonciative figure alors, selon l'auteur, une atopie idéologique fictive : position de retrait énonciatif, refus de prendre position, réversibilité des nominations, autant d'attitudes de Léautaud qui réduisent à une neutralité trompeuse les mots des autres, et les siens. Léautaud ne semble pas avoir mesuré les enjeux de la nomination, en soumettant les mots des autres à la fiction d'enregistrement de l'époque par l'observateur impartial qu'il veut être. La démonstration est particulièrement convaincante à propos du glissement dans la modalisation des mots « occupation » et « occupants » (p. 63 et 70). En refusant l'enfermement dans les mots des autres (accusation d'« antisémitisme », appartenance à la « gauche » puis à la « droite »), en affirmant fortement sa marginalité et en accommodant les mots à sa propre réalité, Léautaud manifeste en fait une absence de prise sur la réalité et sur lui-même, un aveuglement sur les dérives idéologiques d'extrême droite de son discours. La distanciation naïve qui vise à neutraliser le point de vue des autres est un point de vue qui « oublie ainsi précisément de se penser comme point de vue » (p. 69).

Le journal de Malaquais ne manifeste pas la même position de retrait d'observateur impartial, mais plutôt une position de réaction violente face au monde. Il répond à une exigence intérieure devant des circonstances extérieures exceptionnelles et les menaces qui pèsent sur la vie de l'écrivain : le début de la guerre, puis l'occupation, pendant laquelle le *Journal de guerre* devient le *Journal du métèque*, titre volontairement provocateur et révolté. Chez cet immigré juif polonais écrivant en français, le rapport aux mots de l'autre suit un mouvement de va-et-vient incessant entre solitude et alté-

rité, revendiquées de façon agressive, et besoin de légitimité et de reconnaissance. Le journal de Malaquais est le témoignage, empreint d'une « réactivité à fleur de peau » (p. 91), d'un homme meurtri par la violence du monde. Son discours à la tonalité pamphlétaire résonne brutalement des mots de l'autre. La modalité particulière et récurrente dans le traitement des mots de l'autre consiste dans la mise en cause systématique de la nomination et dans le regard critique, voire polémique, porté sur les mots autres et le monde. Sont visées la déconstruction des habitudes discursives de désignation (« drôle de guerre » par exemple, p. 129-130) et la suspicion généralisée de la nomination, perçue comme convention linguistique sans prise sur le monde et même mensongère. Tout en disant, parfois agressivement, son altérité, l'écriture réactive se fait aussi inventive et tente de recréer une communauté intime avec le lecteur.

Le journal de Camus présente deux différences par rapport aux précédents : c'est un ouvrage de commande, destiné à être publié dès après sa rédaction ; ancré dans l'actualité et livrant sans délai ses réflexions, il provoque des réactions violentes dans le public. Deux attitudes contradictoires par rapport à l'ailleurs discursif se font jour, selon que l'ailleurs est littéraire ou non. Le journal privilégie tout d'abord le vagabondage dilettante et érudit dans un ailleurs discursif littéraire grâce à l'allusion et au discours associé. Il jette le doute sur un territoire vraiment singulier, tant cet ailleurs est convoqué sur le mode de l'« extériorité intime ». L'ambivalence du mode de convocation de l'autre, entre citation (ce dont on parle) et modalisation interdiscursive (ce avec quoi l'on parle), maintient des frontières poreuses et mouvantes entre le discours propre et l'ailleurs discursif, devenu image jumelle du premier. L'énonciation traverse, sur le mode ludique et désinvolte, les territoires littéraires, esquisant l'image d'un territoire singulier ouvert, mais éventuellement dissout dans ceux-là. C.R. débusque avec beaucoup d'érudition les allusions parsemées et laissées à l'état d'énigmes dans le texte, manifestations de la connivence complaisante voulue avec un public averti, dont le revers est évidemment l'exclusion d'un autre public. Ce journal paraît donc « en paix » avec l'hétérogénéité constitutive, puisqu'il a conscience et joue de l'interdiscours comme d'une matière nourrissante : ni retrait, ni hostilité, mais osmose. En quoi cette option constitue-t-elle aussi une fiction de soi ? C'est que cette osmose avec l'altérité est partielle, elle ne s'opère qu'avec le discours littéraire : l'extériorité est en revanche absolue et maintenue par rapport aux discours contemporains non littéraires. Trois modes de rapport s'établissent avec cet extérieur non littéraire : le mode libératoire (le sujet règle ses comptes avec le déjà dit nécessairement présent dans son discours : alternent cliché et réécriture du cliché), le mode jubilatoire (le sujet joue, en les rénovant ou en les exhibant

comme dissonantes, avec les formes usuelles de discours) et le mode accusatoire (dénoncer, dans un geste désabusé et nostalgique, les mots contemporains laids et pauvres). La fiction de soi réside dans cette relation double avec l'altérité, vécue à la fois comme intérieure et extérieure : ni la fusion gémellaire avec l'autre ni sa mise à distance radicale n'échappent à l'illusion de la maîtrise de soi et d'un territoire à soi.

Les trois journaux en (se) donnant l'illusion de contrôler l'autre dans le discours manifestent en réalité la présence incontrôlable de l'autre dans le discours, leur dialogisme fondamental. L'origine interdiscursive de tout discours, même de celui qui la nie, amène le sujet à se positionner. C'est ce positionnement énonciatif qui pose des frontières et tente simultanément de maîtriser le dialogisme. S'il est impossible d'échapper au dialogisme, il existe des moyens langagiers de le circonscrire, et partant... de l'étudier.

On l'aura compris, cet ouvrage dense est susceptible d'intéresser aussi bien les littéraires, par l'originalité de l'entrée retenue pour étudier ce genre hybride, les linguistes, par l'attention apportée à l'articulation entre dialogisme fondamental et dialogisme interne, et les stylisticiens, par la rigueur des analyses textuelles. Il montre en effet le succès de la recherche stylistique quand elle s'adosse à la linguistique. L'étude du style — d'un style —, et la nécessité d'une théorisation, ont tout avantage à s'effectuer en se confrontant d'abord aux textes, plutôt qu'à s'élaborer en amont du texte et à n'aborder celui-ci par la suite qu'en misant sur des preuves à trouver. Les interprétations de C.R. s'appuient sur des analyses de détail fines et ouvertes, suggérant honnêtement l'équivocité de certaines formes. Elles arrivent au terme d'une argumentation concrète, et si l'on peut regretter que d'autres formes dialogiques ne soient pas étudiées, ces regrets s'effacent devant la précision des analyses qui ne se dérobent pas face aux textes. La démonstration concerne en effet tout autant les trois journaux que la conception du style : un style qui ne se réduit pas à une caractérisation statique d'une manière d'écrire, mais s'appréhende dans l'érection progressive d'une « cohérence singulière d'un discours » exprimant une vision du monde.

Geneviève SALVAN

Université de Nice Sophia-Antipolis, U.M.R. 6039